



Mobutu, roi du Zaïre

de Thierry Michel

Fiche technique

**Belgique-France-Zaïre -
1999 - 2h15
Couleur**

Réalisateur :
Thierry Michel

Montage :
Marine Deleu

Interprètes :
Joseph-Désiré Mobutu

**Un ancien responsable
de la CIA**

**Jean-Christophe
Mitterrand**

Valéry Giscard d'Estaing

Raymond Barre

Jacques Chirac



Résumé

C'est l'histoire d'un roi africain qui débute à Bruxelles, en 1958, dans l'excitation de l'Exposition universelle. Envoyé spécial de *L'Avenir colonial belge*, le jeune stagiaire se place dans l'entourage du héros nationaliste marxisant Patrice Lumumba, qu'il fera assassiner pour mieux lui confisquer le jeune Congo indépendant. La suite, on la connaît : Joseph Désiré pille le pays pendant trente-cinq ans et règne en despote sur le Zaïre et ses immenses richesses minières. Le Congo (ex-Zaïre), en proie à la guerre civile, en paie aujourd'hui la facture.

Critique

Pour tenter de cerner ce roi léopard, Thierry Michel, réalisateur belge qui connaît intimement le Congo (...) a privilégié les analyses des témoins directs, des proches ou des intimes de la cour. (...) Par cercles concentriques, on s'approche ainsi du souverain, dont la vie est une mise en scène. Ses fêtes délirantes (...) le renvoient à son image de roi d'opérette (...)

Les archives officielles récupérées au lendemain de la chute du despote sont un brin répétitives mais disent tout. Tout de cet ancien fils de cuisinier, caporal de l'armée

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

coloniale qui courra jusqu'à sa propre débâcle, au début des années 90, derrière l'image tutélaire de Baudoin I^{er}... Ne rendant compte que partiellement de l'histoire du Zaïre contemporain - un parti pris assumé -, Thierry Michel cerne à merveille son personnage, bien qu'il n'ait jamais voulu le rencontrer...Edifiant avec d'un réalisateur qui ne voulait pas « se laisser séduire par son charisme, son art de parole et de la mauvaise foi ».

Thierry Leclère
Télérama - n°2595-9octobre 1999

(...) Le film contient de nombreuses archives inédites, dont les « archives présidentielles » conservées à Kinshasa, des chutes d'actualités non utilisées par les télévisions africaines, européennes et américaines, ainsi que les témoignages du chef de l'information de Mobutu qui était chargé de sa propagande, et du chef de la CIA de l'époque. Ce portrait de roi de tragédie, metteur en scène de cette mascarade sanglante du pouvoir qui laissa le pays exsangue et dans la guerre civile, fascine. Regarder l'exercice d'un pouvoir à distance, tenter d'en comprendre les rouages intimes, demeure un spectacle captivant.

Sophie Bonnet
Les inrockuptibles - n°215-10octobre 1999

(...) **Mobutu, roi, du Zaïre** est une oeuvre centrifuge, qui s'attache rétrospectivement à un personnage hors du commun sur une longue durée, et s'interroge sur les mécanismes de son pouvoir en recourant pour l'essentiel au montage d'archives et au commentaire en voix off. (...) Entre l'éviction cynique de Patrice Lumumba qui portera Mobutu au sommet de l'Etat en 1965 et la fuite piteuse de sa fin de règne en 1997, ce film est d'abord une grandiose tragédie sur la vanité du pouvoir, qui, à la trahison et au meurtre fondateur du bienfaiteur et rival, fait répondre la malédiction d'un vieillard rongé par la maladie et honni de tous. C'est aussi bien une leçon de morale politique qui évoque ce que le monde des hommes doit à celui de la jungle, quand le vieux lion affaibli est assailli par les hyènes qui, hier, se partageaient dans la crainte ses rebuts. Entre ces deux termes, on aura vu l'un des plus fascinants portraits de dictateur que le cinéma nous ait offert depuis Chaplin, montrant que la légitimité du tyran n'émane que de la mise en scène qui le fait naître. Grand maître des mots et des cérémonies, manipulateur de l'Histoire et de sa propre culture, rejeton improbable du roi Baudouin et d'Adolf Hitler (voir à ce sujet l'épisode de la « zairianisation »), Mobutu n'est aussi redoutable que parce qu'il est un fanatisme persuadé du bien-fondé de sa mégalomanie, avec la bénédiction des puissants de ce monde. Les témoignages d'un ancien responsable de la CIA ou du conseiller belge du roitelet africain ne sont pas moins accablants que les assourdissantes déclarations d'amitié de Jean-Christophe Mitterrand, Valéry Giscard d'Estaing, Raymond Barre ou Jacques Chirac.

Permanence de l'utopie

La réussite du film repose aussi sur un colossal travail d'appropriation du regard par le montage, dont la subtile organisation consiste à trouver le juste équilibre entre diverses approches (vie

intime, vie publique, ressorts psychanalytiques, historiques, politiques...), entre images d'archives, témoignages et commentaire personnel de l'auteur. Le Belge Thierry Michel signe ainsi, sur une ancienne colonie de son royaume, une oeuvre dont on attend toujours l'équivalent en République française.(...)

Jacques Mandelbaum
Le Monde-Mercredi 6 octobre 1999

Ce qui intéresse dans ce récit de la vie du dictateur africain Mobutu, c'est le parti pris du documentariste de ne pas céder à la dénonciation outragée, mais d'utiliser au mieux le format télévisuel du film, à partir d'images de sources très diverses et de relater les événements qui dessinent le portrait d'un homme tendu entre mythologie et mari-vaudage ubuesque. Peu d'afféeries, peu de marques stylistiques. Mobutu apparaît comme un être velléitaire, romantique, meurtrier, personnage voué à la fiction (l'organisation du culte de la personnalité, les comparaisons nombreuses avec le léopard) aussi médiocre que fascinant. Grâce à un montage intelligent d'archives inédites, **Mobutu, roi du Zaïre** devient le portrait d'un homme d'action, d'une icône, d'un harangueur et enfin, celui d'un tyran soumis à ces trois facettes à la fois et qui chute de son piédestal. Au fond, plutôt que la « tragédie nègre » annoncée, l'histoire de Mobutu est une histoire moderne, télévisuelle avant l'heure. Ce sont d'ailleurs des images diffusées dans le monde entier qui constituent le pivot dramatique du film. On apprend qu'après avoir assisté au « procès » de ses proches amis, les époux Ceausescu, Mobutu a pris peur. Par un étrange effet de correspondance, le film le montre subitement comme une statue d'un autre temps, fragile et solitaire. Dans l'un de ses nom-

breux palais, Mobutu pleure. Autour de lui, ses alliés, ses amis disparaissent. La rébellion gronde dans le pays. Sa fin pitoyable au Maroc, en septembre 1997, celle d'un vieil absolutiste déchu, devient alors clairement, c'est la réussite du film, la mort, la rupture d'un lien entre le peuple, son histoire, ses images rêvées et un homme, collé à sa propre fiction de grandeur qui l'a protégé et battu jusqu'à ne plus rien en voir.

Olivier Joyard
Les Cahiers du cinéma-n°539

Tout le film de Thierry Michel est dans la séquence d'ouverture. On y voit Mobutu passer en revue à grandes enjambées, sa canne-sceptre pointée dans le ciel, une mosaïque d'individus noyés dans le vert pâle uniforme du pagne à l'effigie du couple présidentiel. Au rythme d'une chanson à la gloire du «parti-Etat», comme chloroformés par la voix enjôleuse d'un crooner du «papa maréchal», les corps s'abandonnent. Du haut de la tribune, un dictateur apparemment débonnaire invite le peuple des figurants à s'approcher, puis prend peur: «Jusqu'au tapis rouge!». Ce «roi ubuesque», cet «empereur baroque», affirme le commentaire, a envoûté trente millions de Zairois pendant plus de trois décennies par sa «séduction et sa cruauté raffinée». (...)Comment montrer les ressorts cachés d'un tel pouvoir personnalisé ? Thierry Michel a accompli un travail documentaire impressionnant. Il illustre la séduction que Mobutu a exercée à travers le matériel de propagande du régime déchu qu'il a retrouvé, et souvent restauré.

Coopté et courtisé. Il y a des scènes extraordinaires, pénibles parfois. Invité à la télévision belge pour servir d'alibi noir à une causerie en marge de l'Exposition universelle, le jeune Mobutu cherche ses mots; puis s'affirme comme

rempart contre le désordre des politiciens, un garant de l'ordre pendant la guerre froide ; enfin, le chef de l'Etat, coopté et courtisé par les grands de ce monde, est «l'ami personnel» de Giscard et de Chirac, de Nixon, de Bush, du roi Baudouin. A la garden-party sur la Côte d'Azur, Raymond Barre dodeline de la tête sur un air sirupeux, «*le Zaïre est bien aussi*». Au pays du «maréchal-président», Mobutu descend du ciel, tous les soirs avant le journal télévisé. Sa chute et son agonie n'en seront que plus dures. La caméra s'arrête sur l'homme rongé par un cancer. La flagornerie des journalistes se fait acharnement, indécence. La cruauté de Mobutu n'est pas à démontrer. C'est une facilité mais aussi un piège pour le film. L'évidence risque d'être banalisée par des témoins qui ne lui donnent pas corps. Devant un bout de gazon, un militaire affirme qu'il y a embarqué dans un hélicoptère des cadavres largués sur le fleuve. Il faut le croire sur parole.

Mauvais génie. Du coup, on se met à regretter qu'il n'y ait personne pour continuer à adorer l'icône: il n'y a plus de «mobutistes» dans l'ex-Zaïre. Face au dictateur, Thierry Michel a pris le contre-pied de Barbet Schroeder. Là où ce dernier, pour un portrait d'Idi Amin Dada dans les années 70, avait collé à son protagoniste, Thierry Michel a refusé tout contact direct avec Mobutu. Il est d'autant plus stupéfiant de retrouver dans les deux films une séquence presque identique, avec l'homme fort en maillot de bain au bord de sa piscine privée. Idi Amin s'était mis à nager rageusement. Mobutu grenouille dans l'eau, plutôt maladroitement. On peut en conclure que les deux partis pris se valent, que le mauvais génie ne se filme ni de près ni de loin. Le mur de Berlin tombé, Mobutu procède lui-même à des retouches sur son portrait. En annonçant qu'il renonce à son poste de «président fondateur», qu'il accepte le multipartisme, Mobutu écrase des larmes : «*Comprenez mon émotion*». On com-

prend surtout qu'il se fait violence, qu'il avait lui-même cru en son image de propagande, en ce surhomme se confondant avec un pays continent au coeur de l'Afrique. Le «roi du Zaïre» fascine, aussi, Thierry Michel. Malgré un commentaire appuyé, qui ne laisse pas assez vivre les images, il prend un plaisir à traquer son anti-héros dans une galerie de glaces. Ambigu, ce plaisir se partage et en dit peut-être plus sur la puissance cachée de Mobutu que les mots forts et les plans officiels. Le roi nègre n'est pas mort, et les Blancs ont des émotions.

Stephen Smith
Le Monde - Mercredi 6 Octobre - 1999

Propos de réalisateur

(...) Mobutu a été l'otage des Américains et des Belges, c'est évident. Mais il s'est affranchi de cette tutelle. Il a joué les Américains contre les Belges, les Français contre les Américains, etc. Il a même joué les différents clans du pouvoir américains les uns contre les autres. A ma connaissance, c'est le seul chef d'Etat à avoir, à trois reprises, expulsé un ambassadeur américain ! Le drame de Mobutu c'est qu'il a eu toutes les clés en mains et qu'il a été inférieur à son destin. C'était un Machiavel redoutable, qui se donnait une face grotesque. Il a investi tous ses efforts dans l'édification de son personnage, avec la symbolique du léopard (dont il était seul autorisé à arborer la fourrure). Il a détruit son pays. Mais on ne peut pas négliger l'adhésion qu'il a recueillie, l'embrigadement idéologique suscité par sa propagande : le mouvement «A bas cost'» (l'interdiction du costume cravate à l'européenne), le changement du nom du pays, de la monnaie, des fleuves, et de chaque citoyen ! Et plus tard, à la mort de son fils, il pleure, bien sûr : mais quelle aubaine politique, aussi, face à cette opposition qui avait subi des manifestations réprimées dans le sang, et qui vient, alors, lui serrer la main...

(...) Je lis sa trajectoire comme une parabole sur les mécanismes du pouvoir. La trahison fondatrice, l'assassinat de Lumumba (qu'il «réhabilitera» plus tard). La période sanguinaire de la prise de pouvoir, puis la phase d'omnipotence où le clientélisme et la corruption débordent le cadre du pays, dans les alliances internationales. Enfin l'effondrement du système, le peuple qui commence à se rebeller, ses alliés étrangers qui le lâchent...C'est un film sur le cynisme politique et la comédie humaine. Le montage est un équilibre de funambule entre le rire et la tragédie. On ne pouvait pas tout développer : il fallait construire un mécanisme dramaturgique tout en

conservant une portée synthétique au film. Malgré la richesse du matériau que nous avons, il a fallu beaucoup élaguer. Pour rattraper notre frustration, nous avons doublé le film d'une série TV en trois épisodes de 52 minutes.

(...) J'ai passé une année à visionner plus de 950 heures, et j'en ai archivé 104 en les reportant en digital. J'en ai trouvé dans les agences et grandes chaînes américaines, aux Nations unies, à la Télévision belge, en France, en Suisse et même en Chine ! Au Zaïre, j'ai eu accès aux archives de la télévision nationale et à celles de la Cinémathèque présidentielle, qui présentaient un aspect plus intime de Mobutu : les cérémonies, les fêtes... des images (comme celle des réceptions à Cap Martin) destinées à son seul usage, qui auraient fait scandale si on les avait diffusées. (...)

Le film m'a pris trois ans. Quand je m'y suis attelé, en 1996, rencontrer Mobutu était impensable. Depuis **Le Cycle du serpent**, j'étais dans le collimateur : en 1994 j'avais voulu tourner un deuxième film, au Zaïre, sur les Blancs du pays, et il m'avait fait expulser, après deux jours d'incarcération, en me confisquant mon matériel...

Pus tard, quand il a été en exil, le rencontrer serait peut-être devenu possible. Avec mes producteurs, nous y avons réfléchi. Mais, ç'aurait été lui permettre de reconstruire son personnage, je serais devenu un peu son otage. Finalement, d'ailleurs cette ultime interview, personne ne l'a eue, même si certains ont pu voir Mobutu. (...)

Quant à ouvrir le film de Mobutu à Kabila...on revient toujours à la même question : jouer journalistiquement ou dramatiquement. J'ai fait mon choix. Pour l'instant, Kabila n'est pas Mobutu. Est-ce un autre cycle qui repart ? Après quelques semaines d'euphorie, on lit l'état d'esprit des gens, là-bas, dans les "répons" des salutations à l'africaine : il y a eu «*Comment ça va ? / Un peu mieux*» (Mobutu partait). Puis :

«*Comment ça va. ? / Pas mieux que vous.*» Et maintenant : «*Comment ça va ? / Mieux que demain.*»

Ange-Dominique Bouzet
Le Monde - Mercredi 6 Octobre - 1999

Filmographie

Le Cycle du serpent	1992
Les derniers colons	1995

Documents disponibles au France

Cahiers du cinéma-n°539-octobre 1999
Dossier de presse